

## PRÉSENTATION

Une femme et un homme. Elle, célibataire, 27 ans; lui, marié, 30 ans. Elle de Québec, lui de Saint-Hyacinthe. Elle vit encore chez ses parents; son père est bijoutier et sa mère a eu neuf enfants dont trois fils qui ont fait la guerre. Elle n'est jamais allée plus loin que Montréal, mais elle rêve d'une liberté en tant que femme, d'un milieu culturel et artistique moins étouffant que celui où elle vit et, surtout, d'un long voyage à Paris qu'elle cherche à financer grâce au prix David<sup>1</sup>. Lui a passablement voyagé, comme l'indique la chronologie qui suit<sup>2</sup>. Ses parents, à Londres quand il

---

1. Créé en 1923 par Athanase David, secrétaire de la province de Québec, ce prix vise à récompenser les meilleures œuvres littéraires et scientifiques. En 1929, Simone Routier remportera ce prix (*ex æquo* avec Alice Lemieux) pour son recueil *L'Immortel adolescent*. La valeur du prix, en 1929, est de 1700\$, somme qu'elles se partagent et qui équivaut, pour chacune, au salaire annuel de bien des ouvriers de l'époque. Quant à Bernard, il se verra décerner ce prix à trois reprises pour ses romans *L'Homme tombé* (1924), *La Terre vivante* (1926) et *Juana, mon aimée* (1932).

2. Cette chronologie permet au lecteur de situer leur correspondance dans l'ensemble de leur carrière respective. Pour en savoir davantage sur Bernard, on pourra lire quelques textes que nous avons publiés : Guy Gaudreau et Micheline Tremblay, « Harry Bernard (1898-1979) : érudit et homme de lettres », *MENS. Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 2, n° 1 (automne 2001), p. 35-65; Micheline Tremblay et Guy Gaudreau, « Le régionalisme littéraire au Canada français : le point de vue de Harry Bernard », *GLOBE. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 5, n° 1

## JE VOUDRAIS BIEN ÊTRE UN HOMME

est né, ont déménagé en France où il a commencé ses études primaires, puis aux États-Unis où il a entrepris ses études secondaires avant de les compléter au Séminaire de Saint-Hyacinthe. Il a brièvement fait partie de l'armée américaine et a commencé à publier régulièrement des articles dans les journaux dès l'âge de 16 ans. À la fin de son baccalauréat, il s'installe à Montréal; puis, en 1919, il déménage à Ottawa pour travailler au journal *Le Droit* où il restera un peu plus de trois ans avant de revenir à Saint-Hyacinthe en tant que rédacteur en chef du *Courrier de Saint-Hyacinthe*. Il a déjà publié trois romans, dont deux lui ont valu le David, et un recueil de nouvelles. Il est marié et père d'une fillette. Même s'ils n'ont que trois ans de différence, leur expérience de vie marque un grand écart. Malgré leurs disparités, entre septembre et novembre 1928, se développe entre ces deux êtres un intense échange épistolaire.

Mais on dira peut-être : un autre ouvrage sur Simone Routier! Après celui de Louise Dupré qui, en 2005, présentait sa poésie<sup>3</sup>, après l'analyse de Marie-Claude Brosseau sur sa correspondance avec Alfred DesRochers<sup>4</sup>, voici un livre sur ses échanges épistolaires avec Harry Bernard qui totalisent 46 lettres, (17 écrites par Bernard et 29 par Simone Routier, toutes en 1928, sauf la dernière qui date de mars 1929). Que pourrait-on ajouter qui n'a pas d'abord été dit?

---

(automne 2002), p. 159-178; Guy Gaudreau et Micheline Tremblay, « Harry Bernard, journaliste au *Droit*, 1919-1923 », *Revue du Nouvel-Ontario*, vol. 28 (2003), p. 51-77.

3. *Simone Routier, Comment vint l'amour et autres poèmes*, poèmes choisis et présentés par Louise Dupré, Montréal, Les Herbes rouges, 2005, 160 p.

4. Marie-Claude Brosseau, « Une Canadienne à Paris. Correspondance Simone Routier-Alfred DesRochers », chapitre III de son ouvrage *Trois écrivaines de l'entre-deux-guerres : Alice Lemieux, Éva Sénécal et Simone Routier*, Québec, Nota Bene, 1998, p. 79-106. On consultera aussi le texte de présentation et la conclusion de cet ouvrage.

## PRÉSENTATION

Sur Bernard, peu de choses, si on compare avec sa correspondance avec Alfred DesRochers<sup>5</sup> qui a permis de rappeler la riche contribution de Bernard, auteur oublié depuis la Révolution tranquille. L'examen des principaux correspondants de Bernard le montre avec éloquence<sup>6</sup>, elle ne fut pour lui qu'une correspondante parmi bien d'autres, notamment en raison de la brièveté de leurs échanges.

Sur Simone Routier, en revanche, cette correspondance révèle beaucoup, si bien que c'est sur elle que nous voulons braquer les projecteurs de manière à ce qu'elle, seule, serve de fil conducteur. Le contexte entourant la publication de la première édition de son recueil de poésie *L'Immortel adolescent* y trouve un nouvel éclairage, particulièrement en ce qui a trait au choix final des poèmes, aux dernières étapes avant sa publication, tout comme aux premières semaines après sa parution. Quant à l'analyse proprement dite de sa poésie, nous n'y toucherons pas, laissant la parole aux spécialistes qui se sont déjà penchés sur la question<sup>7</sup>. En revanche, nous avons cherché à illustrer le travail de l'auteure dans la révision qu'elle apporta à son recueil en lançant, dès l'année suivante, une seconde édition qui lui permit d'apporter plus de 200 modifications, que nous présentons de manière exhaustive à l'annexe 2. C'est d'ailleurs cette seconde édition peaufinée et comportant des poèmes élimés et quelques autres ajoutés qui lui valut le prix David en 1929.

---

5. Micheline Tremblay et Guy Gaudreau, *Conversation poétique. Correspondance littéraire entre Harry Bernard et Alfred DesRochers*, Ottawa, Éditions David, 2005, 382 p.

6. Voir la liste des correspondants à l'annexe 1.

7. Outre l'ouvrage de Louise Dupré déjà cité, on devra lire notamment la présentation signée par Suzanne Paradis dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec* [dorénavant DOLQ], tome II, p. 581-584.

## JE VOUDRAIS BIEN ÊTRE UN HOMME

Il s'agit d'une correspondance inédite qui dormait dans le fonds Harry-Bernard depuis la fin de leurs échanges il y a plus de 80 ans. Le fonds Simone-Routier n'en avait laissé aucune trace et jamais l'auteure n'en avait fait mention au cours des différentes entrevues qu'elle accorda; même silence aussi du côté des études consacrées à l'auteure<sup>8</sup>. En plus de mettre en évidence une femme dont on connaissait déjà la détermination pour faire sa place dans la littérature au Canada français, ces échanges mettent aussi en valeur ses talents de dessinatrice tout en permettant de comprendre les embûches que cette jolie célibataire a dû surmonter dans ses relations épistolaires avec des écrivains mariés et bien en vue et dont elle doit, par tous les moyens, obtenir les appuis.

Participant à cette prise de parole féminine de l'entre-deux-guerres, Simone Routier, comme quelques-unes de ses consœurs, a déjà été étudiée sous l'angle de la recherche d'une légitimité féministe dans le champ littéraire, perspective que nous ne sentons pas le besoin de renouveler<sup>9</sup>,

---

8. On ne trouve aucune mention de Harry Bernard dans le *Répertoire numérique du fonds Simone-Routier* préparé par France Ouellet (Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1993, 142 p.). En effet, cette correspondance ne trouve aucun écho dans les publications suivantes : Hélène Drapeau, « Simone Routier, sa vie, son œuvre », M.A., Université de Montréal, 1965, 120 p.; René Pageau, *Rencontres avec Simone Routier, suivies des lettres d'Alain Grandbois*, Joliette, Éditions de la Parabole, 1978; Simone Routier, « La ferveur d'une débutante en poésie », *Écrits du Canada français*, vol. 44-45, 1982, p. 213-225. Dans le cadre de ce témoignage qui décrit, de son point de vue, sa correspondance avec Louis Dantin, elle aurait eu pourtant une belle occasion de mentionner que c'est Bernard qui lui a offert en cadeau ce livre de Dantin intitulé *Poètes de l'Amérique française*.

9. Sans oublier le travail de Marie-Claude Brosseau, mentionnons également celui de Janine Boynard-Frot, « Les écrivaines dans l'histoire littéraire québécoise », *Voix et images*, vol. 7, n° 1 (automne 1981), p. 147-167; Janine Boynard-Frot, « L'émergence d'une production littéraire féminine, 1915-1935 », dans Joseph Bonenfant *et al.* (dir.), *À l'ombre de DesRochers. Le mouvement littéraire des Cantons*

## PRÉSENTATION

si ce n'est sous le prisme des difficultés que cela a nécessairement posées dans les rapports homme-femme. En effet, il se dégage de cette correspondance une si grande connivence qu'on a pu croire à un attrait réciproque. Pourtant, ils ne se sont rencontrés qu'une seule fois et en présence de Jean-Charles Harvey et de son épouse. La femme de Bernard, jalouse de leurs échanges de lettres et de livres, fera deux scènes de jalousie. La dernière, plus orageuse, en mars 1929, fait cesser brutalement leur correspondance, en dépit de l'envoi par Simone Routier de toutes les lettres que Bernard lui avait envoyées, en guise de preuve de leur innocence – lettres que le critique de Saint-Hyacinthe a refusé de lui rendre par la suite, ce qui explique leur absence dans le fonds Simone-Routier.

Feu de paille donc! Voilà comment l'on peut qualifier cette relation qui, si intense fut-elle, se résorba vite pour ne laisser, d'une part, que de l'indifférence chez Simone Routier et d'autre part, que le souvenir chez Harry Bernard d'une poétesse prétentieuse dont l'œuvre, après tout, ne méritait peut-être pas tant de louanges. Cela dit, Simone Routier tirera d'importantes leçons des épisodes de jalousie de madame Bernard, car elle prendra la peine, par la suite, de communiquer directement avec les épouses de ses correspondants – du moins si on en juge par ses relations avec l'épouse d'Alfred DesRochers – afin de montrer la pureté de ses intentions.

### *Les formes de cette correspondance*

Examinons d'abord l'aspect physique de ces lettres. La plupart des lettres de Simone Routier sont olographes, écrites

---

*de l'Est, 1925-1950*, Sherbrooke, La Tribune/Éditions de l'Université de Sherbrooke, p. 107-117; Lucie Robert, « *D'Angéline de Montbrun à La chair décevante* : la naissance d'une parole féminine autonome dans la littérature québécoise », *Études littéraires*, vol. XX, n° 1 (printemps-été 1987), p. 99-110.

## JE VOUDRAIS BIEN ÊTRE UN HOMME

sur un papier aux dimensions non usuelles. Souvent, le papier est personnalisé que ce soit par un motif imprimé ou une couleur de fond : souci esthétique, désir de se démarquer ? Elle se soucie peu des normes : pas d'adresse, pas de date, ce qui rend le travail de datation difficile. Elle conserve cependant la formule d'appel et de salutation, cette dernière souvent équivoque : « Je presse votre main ». Ces seules constatations laissent voir une jeune fille soucieuse d'affirmer son identité, qu'elle veut originale et légèrement marginale.

Quant à l'écriture, elle n'a aucun souci de bien faire. Ici, aucune application. Sa graphie, souvent davantage esquissée que formée, donne du fil à retordre au lecteur<sup>10</sup>. Au premier regard, plusieurs mots se défilent. Des phrases non ponctuées de même qu'un usage abusif du tiret qui semble jouer le rôle du point laissent parfois flotter le sens et, enfin, un laisser-aller évident dans l'orthographe. Il a fallu interpréter certains mots, revoir certaines formulations, ajouter et effacer des signes de ponctuation, corriger les erreurs évidentes et regrouper quelques paragraphes composés d'une seule phrase pour en faire des lettres compréhensibles qui mettent en valeur ses idées et sa personnalité.

Quel contraste avec Bernard dont toutes les lettres sont datées, adressées, dactylographiées, écrites sur du papier d'un format identique et usuel et conservées puisqu'il s'en fait une copie carbone. Bien composées, structurées, ponctuées, presque sans fautes, les lettres de Bernard révèlent à la fois sa rigueur intellectuelle, son conservatisme et son respect du lecteur.

Simone Routier ne maîtrise pas la langue française et la versification autant que Bernard. Elle lui demandera d'ailleurs, dans l'une de ses lettres, de lui expliquer le

---

10. Marie-Claude Brosseau s'en était également plainte dans son analyse sur Routier ; voir *Trois écrivaines...*, p. 80.

## PRÉSENTATION

subjonctif : « Je n'y comprends rien, rien, rien, rien, et je ne vois pas pourquoi ça existe cette affaire-là » (4 octobre 1928). Bien qu'elle affirme connaître les règles de la versification, Bernard lui reproche souvent de ne pas les appliquer « harmonieusement » : banalité de certaines rimes, hiatus impossibles, nombre de pieds non respecté aux hémistiches, négligences à la césure. À cela, s'ajoutent des fautes de syntaxe et d'orthographe que Bernard lui souligne.

Nous sommes beaucoup intervenus dans le texte de Simone Routier afin d'en augmenter la lisibilité et de le rendre conforme aux règles d'écriture usuelles. Toutefois, pour éviter d'alourdir l'appareil de notes, nous ne présentons pas ses écrits dans leur forme originale, conformément à notre volonté de ne pas en faire un ouvrage d'érudition, mais plutôt une mise en valeur du travail d'une femme dans le champ littéraire.

Dans cette même veine, nous avons systématiquement identifié la date et la journée de chaque lettre, parfois au prix de grands efforts pour dater des lettres qui ne comptaient aucune indication dans ce sens ou la simple mention du jour de la semaine. En note, à la fin de l'ouvrage, on trouvera néanmoins une description des caractéristiques physiques des lettres de même que le type de mention chronologique qu'elles présentaient originalement.

Ainsi reconstitué, l'ordre chronologique des lettres permet de mieux évaluer jusqu'à quel point la série est complète. Malgré la courte durée de leurs échanges, il manque au moins une lettre et peut-être plus, sans que cela ne nuise nullement à la compréhension de leurs propos. Comme on l'a dit plus haut, elle a dû, à deux reprises, envoyer au domicile des Bernard les lettres qu'elle avait reçues de lui. Est-ce que des lettres, qui expliqueraient les mois séparant l'avant-dernière lettre de la dernière, auraient été délibérément écartées ? Nous l'ignorons.

## JE VOUDRAIS BIEN ÊTRE UN HOMME

### *Une Simone Routier qui se révèle malgré tout*

Voulant assurer elle-même la mise en marché de sa première publication, Simone Routier envoie, moins d'un mois avant la parution de son recueil, un premier poème à Harry Bernard afin qu'il le publie dans son journal. Cet envoi – qu'elle a multiplié auprès d'autres éditeurs de journaux en vue – marque le début de leur correspondance.

Une correspondance où Simone Routier demande à Bernard de publier, de conseiller, de rectifier, de critiquer, d'obtenir qu'il intervienne auprès d'amis pour qu'ils publicisent son œuvre. Pour elle, Bernard fait partie de l'« establishment » littéraire et ses conseils – comme ceux d'ailleurs qu'elle sollicite auprès d'autres auteurs en vue – lui permettent d'anticiper les critiques et de corriger le tir avant la publication ; elle espère aussi, sans doute, orienter leur recension afin de bénéficier d'un préjugé favorable.

La jeune poète se préoccupe peu de l'œuvre de Bernard dont elle n'a cure. Et quand elle s'y intéresse, c'est souvent pour noter un liseré, un mot d'ordre, un exergue. En fait, si elle semble reconnaître à Bernard un style « châtié », elle apprécie moins ses personnages : pourquoi, lui dit-elle, ne vous employez-vous pas « à créer des héroïnes un peu moins matérielles et parvenues, c'est ennuyeux de les voir toujours entrer au salon ou à l'hôtel avec des mines effarouchées et paumées. Vous pourriez les y installer confortablement une bonne fois et dans le volume à paraître nous les faire évoluer libres de ces entraves et avec des sentiments un peu plus compliqués et originaux que les petits fours et potins de parvenues » (12 octobre).

Au contraire, Bernard semble, du moins au point de départ, apprécier sa poésie. Diplomatiquement, mais sans complaisance, il critique ses poèmes, lui suggère des corrections. Comme il travaille au même moment à la rédaction d'un long article consacré à la poésie canadienne-française,

## PRÉSENTATION

les lettres de Simone Routier lui permettent de saisir la poésie et de mieux en rendre compte. Au fil des lettres, toutefois, on sent une certaine déception. Elle le ressentira d'ailleurs et le lui dira à la suite de la critique parue dans le *Courrier* : « Il me semble qu'elle [la critique] n'a pas le souffle qu'elle aurait eu... » (24 octobre). Bernard le lui concède et lui avoue, du même coup, que les premiers poèmes envoyés étaient supérieurs au reste.

Marie-Claude Brosseau a déjà souligné l'attitude opportuniste de la jeune poète dans sa correspondance avec DesRochers<sup>11</sup>. Il faut se demander dans quelle mesure ce commentaire, lourd de sens, s'applique ici. Si, aux yeux de Brosseau, Simone Routier est opportuniste, c'est en opposition à une attitude désintéressée d'un DesRochers qui ne vivrait que pour la poésie. Nous ne croyons pas que cette piste doive être suivie. Bien qu'elle amorce cette correspondance par calcul, certains passages de ses lettres lèvent le voile sur cet être complexe que fut Simone Routier. De son côté, Bernard n'est pas dupe de sa démarche et il cherche, par des réponses qui ne tardent jamais, à en tirer parti à sa manière.

Bien consciente de ses contradictions, elle affirme, le 11 octobre : « J'ai une mentalité libre et de bohème parfois et je fais la vie la plus bourgeoise et vertueuse qui se puisse imaginer. » Quant à Bernard, il a bien saisi sa personnalité quand il la décrit en ces termes : « Tempérament impulsif, subjugué par l'influence du moment, sensibilité suraiguë, exaspérée parfois, délicatesse de sentiment, le tout dominé par une dose d'orgueil qui me semble, à certains moments, formidable » (13 octobre).

Dès la parution de son recueil de poésie, à la mi-octobre, on apprend qu'elle a entrepris la rédaction d'un recueil de nouvelles qui n'aboutira cependant jamais. Si elle révèle ce projet, dont elle a déjà rédigé six nouvelles, c'est qu'elle

---

11. Brosseau, *Trois écrivaines...*, p. 87.

## JE VOUDRAIS BIEN ÊTRE UN HOMME

cherche à connaître son opinion au sujet de son éventuelle publication en Europe. Il faut dire que ce n'est pas auprès de sa famille qu'elle prendra conseil, car elle se plaint à plusieurs reprises de son insensibilité face à la littérature.

Simone Routier cherche néanmoins sa véritable vocation comme elle le confie à Bernard le 5 octobre. Passant en revue les quelques options qui s'offrent aux femmes de son époque, elle doute trop pour embrasser la vocation religieuse – ce qu'elle fera pourtant plus tard chez les Dominicaines de Berthierville – et, quant à avoir des enfants et un mari, encore faut-il en trouver un qui plaise et qui soit catholique. Reste la littérature qui apparaît comme un pis-aller, faute de bonheur. Le 11 octobre, elle s'explique davantage à ce sujet.

Oui en effet, je crois sincèrement que la littérature, pour une femme – ô le mot pédant –, est un pis-aller, on s'y donne lorsque l'on n'a pas de bonheur, pour soulager d'une façon convenable et satisfaisante les abois et véhémences de notre Canada. Attendez que je sois heureuse avec l'amour dans mon petit coin et je vous assure que vous n'entendrez plus parler de moi. Le bonheur se tait de peur que la foule ne le blesse, vous le savez bien vous qui avez tant d'expériences que je n'ai pas.

Pour éclairer davantage le contexte de la parution de son ouvrage qu'elle orchestre dans les moindres détails et pour révéler le sens de certains passages, il nous a semblé nécessaire d'inclure de courts documents que nous intercalons dans leurs échanges. Tel est le cas, par exemple, de l'élogieuse recension de Jean-Charles Harvey<sup>12</sup> ou de lettres envoyées au même moment à Alfred DesRochers.

---

12. Il semble que cette critique soit passée inaperçue. En effet, Suzanne Paradis, dans les références bibliographiques de son article du *DOLQ*, ne mentionne pas cette longue recension publiée à la fin octobre 1928 dans *Le Soleil*, se contentant d'en citer le bref résumé que Harvey fit paraître en décembre dans *La Revue moderne*.

## PRÉSENTATION

### *Le flirt, une manière comme une autre de faire sa place*

Tout au long de leurs échanges, on sent bien que le fait qu'elle soit une femme et lui un homme ajoute une dimension à leur correspondance, car elle fait appel à deux procédés bien visibles qui nous permettent d'affirmer qu'en fait, elle flirte avec Bernard et que lui, de son côté, se prête au jeu. Le premier procédé, c'est de se montrer intéressée par l'homme qu'est Bernard et non seulement par l'auteur et par le rédacteur en chef d'un journal régional bien en vue. Le second, c'est de jouer le rôle d'une femme avec tous les attributs que la société de cette époque cherche à leur imposer.

S'agissant de son intérêt pour l'homme, elle fait référence à sa signature et, à de nombreuses reprises, à la chevelure de Bernard. S'intéresser à l'homme plutôt qu'à ses idées constitue un signal peu équivoque. Et, pour mieux marquer le coup peut-être, elle se présentera parfois comme un être correspondant à l'image de certains attributs de la féminité de son époque, c'est-à-dire une femme fragile, illogique, capricieuse, ergoteuse, en proie au badinage et à dire des fadaïses. En somme, elle feint d'être une femme qui a besoin d'un homme pour devenir logique et raisonnable.

Sentant que son jeu a troublé Bernard, elle lui dira : « Si je ne venais d'apprendre que vous avez, chère épouse et enfants, je vous dirais que vous avez eu un instant d'envie pour ce bon Écossais d'âge mûr qui m'a plu » (11 octobre). Pas étonnant qu'on se taquine mutuellement, nourrissant ainsi le jeu qui n'échappe pas à madame Bernard.

### *La dessinatrice*

Au cours des années 1920, Simone Routier a aussi correspondu avec Alain Grandbois<sup>13</sup>, son premier amoureux,

---

13. Voir : Alain Grandbois, *Correspondance*, édition critique préparée par Bernard Chassé, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2003, 733 p.

## JE VOUDRAIS BIEN ÊTRE UN HOMME

ainsi qu'avec Louis Dantin, Alfred DesRochers et d'autres auteurs. Parmi sa correspondance déjà publiée, aucune n'a encore reproduit ses croquis, comme ceux contenus dans deux lettres qu'elle adresse à Bernard les 4 et 5 octobre 1928. Rapidement exécutés, ces croquis révèlent un talent de dessinatrice qu'elle mettra d'ailleurs à profit en occupant le poste de dessinatrice-cartographe aux Archives publiques du Canada à Paris, de 1930 à 1940. Pour accumuler quelques sous, elle dessine, en 1929, des cartes de souhait<sup>14</sup> qu'elle écoule notamment, grâce à son amie et future camarade de voyage, Agathe Lacourcière, au Seton Hill College en Pennsylvanie où cette dernière enseigne. Poète, violoniste, dessinatrice : décidément, cette femme est dotée de multiples talents qui forcent l'admiration.

Son autoportrait du 4 octobre, où elle se montre refusant de consulter un dictionnaire, sert à attendrir Bernard et à s'excuser de ses difficultés à employer correctement le subjonctif. Derrière ce dessin, on pourrait penser que se cache une manière implicite de se présenter comme une femme qui désire être secourue. On peut y voir aussi l'expression d'une féminité qui ne pouvait qu'émouvoir un Harry Bernard dont on sait par ailleurs que la vie amoureuse n'était guère satisfaisante.

C'est la raison pour laquelle nous avons voulu reproduire, dans ce texte de présentation, d'autres dessins parus en 1929 toujours afin de compléter le financement de son voyage à Paris. Si on n'est guère surpris d'apprendre qu'elle accepte l'offre de son ami du *Soleil*, Jean-Charles Harvey, d'illustrer son recueil de nouvelles *L'homme qui va...*, on sera peut-être surpris d'apprendre qu'elle signe également les illustrations d'un tout autre genre d'ouvrage, soit celui de Françoise Gaudet intitulé *Derrière la scène*.

---

14. Une de ses cartes de souhait, envoyée à Alfred DesRochers, se trouve dans le fonds d'archives du poète de Sherbrooke.

## PRÉSENTATION

Quoiqu'elle en dise dans une lettre adressée à Bernard le 11 octobre, elle a un certain talent. Laissons-la faire la preuve du contraire, dans un de ses élans de fausse humilité.

Dans le dessin non plus, je ne suis aucunement artiste. Voici l'heure des déceptions. Je me sens tangiblement un goût du dessin qui me ferait oser les lignes les plus extravagantes et les plus originales si seulement je possédais quelque technique, quelques leçons de croquis, mais tout ce qui ressemble à une discipline m'a toujours effrayée et... je n'ai jamais appris le dessin. Je ne fais que de vulgaires copies un peu personnalisées. Donnez-moi n'importe quel dessin d'homme, de femme, corps ou physiologie, si le fond, la structure en sont faites : très bien je vous en ferai une reproduction passable ; les mains, les jambes et les visages garantis très élégamment réussis. Mais si vous me présentez un feuillet blanc je doute fort que je puisse, sans base aucune, accrocher à la bonne place les membres de mes personnages.

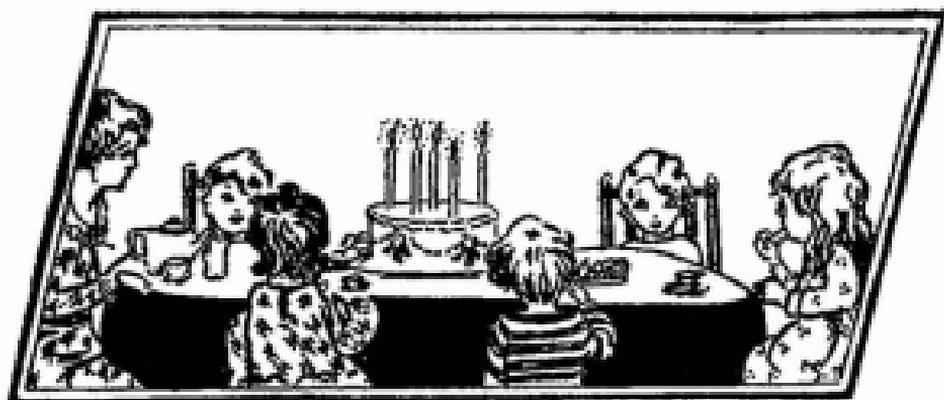
Il est aisé d'accréditer son jugement en comparant ses illustrations de l'ouvrage de Gaudet à celles d'autres dessinateurs de son époque qui valorisent les valeurs traditionnelles en harmonie, d'ailleurs, avec les propos de cette redoutable championne de la tradition qu'est Gaudet. Mais l'examen des illustrations des nouvelles de Harvey<sup>15</sup> nous amène ailleurs car, pour reprendre l'expression de Suzanne Paradis, elle peut enfin faire éclater « le carcan dans lequel on l'a emprisonnée <sup>16</sup> ». Une remarque s'impose, pour finir, au sujet de toutes ces illustrations : leurs dimensions réduites, puisqu'elles ne font environ que quatre centimètres de hauteur, lui ont sans doute permis d'esquisser ce corps féminin peu vêtu qui clôt l'ouvrage de Harvey.

---

15. Un autre de ces dessins a été reproduit dans *La Vie littéraire au Québec, tome VI, 1919-1933*, Denis Saint-Jacques et Lucie Robert (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 413.

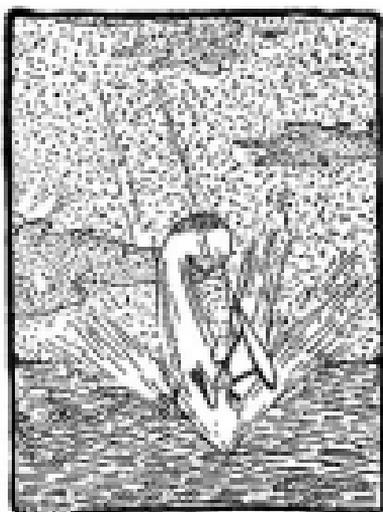
16. Suzanne Paradis, « L'Immortel adolescent », *DOLQ*, tome II, p. 583.

JE VOUDRAIS BIEN ÊTRE UN HOMME



Quelques illustrations de Simone Routier réalisées en 1929  
et publiées dans *Derrière la scène* de Françoise Gaudet

## PRÉSENTATION



Quelques illustrations de Simone Routier réalisées en 1929 et publiées dans *L'homme qui va...* de Jean-Charles Harvey

## JE VOUDRAIS BIEN ÊTRE UN HOMME

\*  
\* \*

Nous ne pourrions terminer cette présentation sans les remerciements d'usage. D'abord aux familles des auteurs des lettres reproduites. Madame Marcelle Bernard-Morisset, depuis plus de dix ans, nous fait confiance en nous autorisant à rendre publiques les lettres de son père. Quand nous avons publié, en 2005, la correspondance de Bernard avec Alfred DesRochers, madame Simone DesRochers nous avait accordé, elle aussi, son autorisation. Qu'elles soient toutes les deux remerciées pour le présent ouvrage. Mais, sans l'appui de la famille de Simone Routier, ce livre n'aurait pas pu voir le jour; que les ayant-droits en soit donc aussi remerciés. Que ces lettres auxquelles on redonne vie puissent les émouvoir et leur faire apprécier une autre facette de leurs parents.

Il faut souligner aussi la collaboration de notre collègue Richard Giguère qui nous a encouragés dès le début dans ce projet, qui nous a prodigué quelques conseils fort pénétrants et qui nous a aidés à défricher certains passages difficiles des lettres de la poétesse de Québec. Nous voudrions aussi remercier l'Université Laurentienne de son appui financier à la publication du présent ouvrage dans le cadre de son programme de subvention interne pour les professeurs retraités. Enfin, nous exprimons notre reconnaissance aux Éditions David pour leur professionnalisme et leur profond respect des auteurs.

Guy Gaudreau et Micheline Tremblay

Montréal, hiver 2011